

Réel du récit / récit du réel

François-Emmanuel Boucher
Collège militaire royal du Canada

Sylvain David
Université Concordia

Stéphane Inkel
Université Queen's

Nous sommes de plus en plus friands du réel ou, du moins, de tout ce qui se donne pour vrai, en autant que ce réel soit structuré comme un récit. Si le postulat d'une telle proposition implique un état des lieux de l'imaginaire contemporain, qu'on peut caractériser grossièrement par une événementialité des plus restreintes, ce n'est pas cet état des lieux en lui-même qui

fait l'objet de ce dossier, mais son interface avec le fait littéraire. Les études ici réunies partent toutes de ce prédicat sur l'imaginaire contemporain pour en explorer les effets simultanés, quoique opposés, à la fois sur la structuration du discours œuvrant dans l'espace public et sur la réponse apportée par la littérature.

En effet, tout se passe comme si la *pauvreté* ressentie du réel poussait le discours chargé de lui donner forme à recourir à un excès d'esthétisation, comme le disait déjà Kojève à propos de la fin de l'Histoire dans une note célèbre, le plus petit incident, voire l'absence d'événement d'une vie donnée étant appelée à devenir *récit* grâce aux outils de la narrativité. C'est à ce même constat que parvient Slavoj Žižek lorsqu'il affirme que la « passion du réel », poursuite effrénée de ce qui résiste aux leures de la réalité, qu'il qualifie d'« expérience dernière du XX^e siècle », se transforme paradoxalement en « passion du semblant », effet de réel spectaculaire dont le passage en boucle de l'effondrement des tours du World Trade Center demeure l'expérience limite (Žižek, 2005, p. 24-32). On observe donc un retour du réel qui prend au moins deux visages différents, si ce n'est contradictoires : absence d'événementialité qui cède la place à cette « passion du semblant » : télé-réalité, importance du *Storytelling* (Christian Salmon) dans l'espace public, etc.; retour du récit, narration ou histoire, dans la littérature contemporaine, ce qui a même donné lieu à une expression qui fait désormais consensus, puisqu'on a pu dire que la littérature redevient *transitive* autour de 1980 (Viart et Vercier, 2008, p. 16; Rabaté, 2004, p. 47).

Quel est cet objet qu'elle s'applique de nouveau à dire et qui soudainement reprend une place qui fut un temps occupée

par la seule manière de le dire? Ce n'est donc pas tant le monde dans sa « réalité » (aucun retour du réalisme sans qu'il ne fasse lui-même l'objet d'une question) que ce réel le plus souvent partiel ou introuvable, regard ou parole de sujets nécessairement à cours de son objet. De plus, ce réel, il importe de le remarquer, se fait souvent dérisoire, comme si le fait de regarder à nouveau le monde plutôt que sa propre parole, comme il était de mise à l'époque des formalismes divers, imposait une étrange contrainte, celle de s'en tenir à l'infime ou à la banalité du quotidien, à tout ce qui, à un certain moment, a pu être rejeté du discours.

Exemplaires à cet égard sont les *Vies minuscules* de Pierre Michon, qu'on a pu dire marquées par « la vie des hommes infâmes ». (Demanze, 2008, p. 61) On se rappellera que Foucault y présentait les « vies brèves », tirées des registres d'internement du XVII^e et du XVIII^e siècle, de destins promis au silence jusqu'à ce que la rencontre avec le pouvoir les « arrache à la nuit ». Mais au-delà de cet intérêt commun pour les oubliés de l'histoire, ce que Michon a trouvé dans ce texte demeure la caractérisation du « nouveau régime discursif » qui se met en place à la suite de cette rencontre du pouvoir et de la « masse anonyme ». Dès lors, ce régime prendrait le relais de la confession comme principe de normalisation, poussant les sujets à « dire les derniers degrés, et les plus ténus, du réel [...], part la plus nocturne et la plus quotidienne de l'existence ». (Foucault, 1994, p. 252)

La question essentielle concerne les dispositifs qui, aujourd'hui, sous-tendent et encouragent l'extrapolation de ce régime discursif. Dans une sorte d'hyperréalisme contemporain aux formes narratives les plus diverses, quelles caractéristiques

de l'imaginaire permettent de relancer cette pulsion transitive pour le réel? Car l'objet traqué par le récit peut aussi bien être les mécanismes du récit lui-même. Dans cette perspective, Stéphane Inkel s'intéresse à ce « retour du réel par la brèche du “documentaire” » que constitue l'œuvre de François Bon pour repenser la place accordée au politique dans l'écriture contemporaine. À l'affut des « *micro-relations* » mises en scène par le texte, son étude cherche à repérer dans « cette recension des rapports intersubjectifs une *archéologie du politique* qui se confond avec la nature même du récit plutôt que d'en être simplement l'objet ». Une telle approche critique fait ainsi le pari que l'écriture littéraire a pour effet de cerner — ou, à tout le moins, frôler —, de par sa forme, le « réel lui-même, dans ce qu'il a d'à la fois inatteignable et d'irréductible ».

Or, de manière générale, qu'est-ce que le « réel »? Et quelles sont les modalités de son éventuelle mise en récit? L'article de Chantal Lapeyre-Desmason consacré à la série télévisée *X-Files* avance à ce sujet qu'« une question essentielle hante la période contemporaine, touchant à la nature de la réalité, du réel et du langage de cette entreprise ». Mais si, comme le suggère Lacan, le « réel » est une « réalité » épurée du fantasme, le fantastique représenté suggère, au contraire, que « le dévoilement excessif [...] s'avère n'être qu'une autre forme de voile, une forme plus pernicieuse encore » en ceci que la « passion du semblant », au fondement des théories du complot fictionnalisées par la série, entraîne une recherche de la « vérité dernière » qui ne peut que buter sur son caractère fuyant. En une approche inverse mais complémentaire, Thangam Ravindranathan rappelle, par l'entremise d'un commentaire de l'œuvre d'Éric Chevillard, que « l'ordre du “réel” » n'advient qu'au travers de la dénomination. Or, un récit comme *Palafox*

opère à cet égard une double subversion dans la mesure où il s'avère peuplé d'« entités insaisissables, frôlant l'impensable aussi bien selon les lois du "réel" qu'à l'égard de celles qui assurent à une diégèse un horizon de référence, de cohérence internes ». En résulte la supposition inquiétante d'« un monde où il y a plus de récits d'événements que de corps pour les vivre, plus de mots que de choses ».

De telles observations critiques mènent tout naturellement à s'interroger sur la volonté — voire la capacité — de la société actuelle de véritablement se connaître et se comprendre discursivement. Le roman *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq sert ainsi de prétexte à Daniel Letendre pour une réflexion sur l'utopie, ici pensée comme « point de friction entre le réel insatisfaisant et un idéal qui le corrige ». Or, comme le souligne avec ironie le récit houellebecquien, cette « configuration illusoire » ne peut faire totalement abstraction des bases morales, esthétiques et politiques auxquelles elle tente pourtant de s'arracher. De ce fait, « le réel, embelli ou non, finit toujours par trahir ». Anne-Marie David reprend — et prolonge — un tel questionnement en rappelant que, si « la littérature prend acte de la pauvreté ressentie du réel contemporain en optant pour l'épuisement, [...] les discours déployés dans l'espace public pour pallier cette même pauvreté sont désormais le lieu d'une esthétisation et d'une narrativisation croissante ». Le roman pourrait toutefois, « à certaines conditions, rendre compte de ce double jeu ». Mais, comme le montre son analyse de *Marabout Stork Nightmares* d'Irvine Welsh, « s'il y parvient, c'est au prix de son unité formelle ». Ne resterait dès lors à la littérature que la possibilité d'une mise en abyme infinie de ses déficiences et contradictions.

Pareille propension à l'autoréflexivité se manifeste, comme le rappelle François-Emmanuel Boucher dans sa lecture de *L'Événement* d'Annie Ernaux, par un questionnement sur « les limites de l'autoreprésentation et, du même coup, sur la faiblesse du langage à relayer les impressions subjectives empreintes dans la mémoire ». Un tel repli sur l'intime n'équivaut cependant pas à un retrait du monde, mais à « une forme inédite de *mimesis* ». Paradoxalement, « ce qui devient vraisemblable, c'est cette difficulté de dire et surtout de se remémorer ». À ce « micro-réalisme » fait toutefois écho, ainsi que le révèle l'étude proposée par Sylvain David de l'œuvre de Jean-Jacques Pelletier, une forme de « macro-réalisme », tout aussi portée à s'interroger sur la question de la vraisemblance. Partant du fait que ce *thriller* géopolitique, « en évoquant ouvertement sa propre matérialité, s'affiche par le fait même comme pure construction », l'analyse y décèle les traces d'une « nouvelle conception de l'engagement littéraire », laquelle « ne cherche pas tant à dévoiler le monde qu'à en donner à voir le fonctionnement, à en révéler certains mécanismes ». Là encore, la *mimesis* se transpose de la représentation du fait en soi à l'évocation du processus qui lui confère un sens.

Mais d'où découle ce « soupçon » persistant d'une littérature pourtant revenue de ses excès intransitifs? Le dossier se clôt par une ouverture vers la question, plus générale, des rapports de l'art moderne avec le principe de réalité. Consacré principalement aux écrits de Theodor W. Adorno, l'article de Wilfried Laforge rappelle que « les antagonismes irrésolus de la réalité réapparaissent en art sous la forme de problèmes immanents de la forme esthétique ». De ce fait, la « réintroduction de l'art dans le réel ne signifie qu'une liquidation de la substantialité de l'art ». En résulte la profonde

négativité de l'esthétique moderne, laquelle tire sa substance de l'opposition à un donné empirique qui pourtant l'informe. Or, comme le montrent les diverses contributions à ce dossier, si les tentatives de se frayer un nouvel accès vers ce réel qui nous échappe semblent immanquablement vouées à l'échec, le fait de prétendre faire abstraction dudit réel n'en a pas moins pour effet pervers de mener à un paradoxal retour en force de celui-ci.

Bibliographie

- DEMANZE, Laurent. (2008), *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, José Corti.
- FOUCAULT, Michel. (1994), « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- RABATÉ, Dominique. (2004), « À l'ombre du roman. Propositions pour introduire à la notion de récit », dans Bruno BLANCKEMAN et Jean-Christophe MILLOIS (dir.), *Le roman français aujourd'hui. Transformations, perceptions, mythologies*, Paris, Prétéxte.
- VIART, Dominique et Bruno VERCIER avec la collaboration de Franck EVRARD (2008), *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2^e édition.
- ŽIŽEK, Slavoj. (2005), *Bienvenue dans le désert du réel*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».